

tion amicale, comme celle du supérieur, était placée à la fin de l'année, avait déjà, pour éviter un encombrement de congés, aboli la traditionnelle Saint-Urbain.

Les succès de l'heureuse administration de M. Ledoyen rendaient, pour plusieurs, difficile à comprendre les plaintes qu'il exhalaient souvent et dont on retrouve l'expression dans ses cahiers d'examen de conscience : « Ma tâche est absolument contraire à mes goûts, pour une partie du moins... » Et, en effet, ayant abandonné depuis longtemps le grec et le latin, ignorant les langues modernes et la matière des nouveaux programmes d'examens, il sentait profondément son incapacité de surveiller et de diriger les études. Il avait exposé lui-même, lors de sa nomination, cette objection à Mgr Freppel. L'évêque ne s'y arrêta pas et avec raison, dirent de très nombreux contemporains de M. Ledoyen. Peu de supérieurs auraient pu exécuter comme lui les restaurations nécessaires, et il eut par ailleurs la bonne fortune d'être bien servi par ses professeurs qui le suppléèrent dans la tâche dont il ne pouvait s'occuper.

Il compensa cette sorte d'infériorité par la manière dont il sut entretenir l'émulation. Il intéressa toujours les élèves au travail par des récompenses collectives et personnelles. Elles formèrent tout un système savamment organisé. Un bulletin mensuel de notes et de places fut institué pour renseigner les familles.

Sans avoir besoin de recourir à des coups d'autorité, il fit toujours régner autour de lui une belle tenue. La douceur et la dignité de son gouvernement étaient appréciées de ses maîtres comme de ses élèves. Très versé dans l'art de manier les hommes, il ne se permit jamais envers ses subordonnés de ces petites représailles qui déconsidèrent en même temps qu'elles irritent, mais dont les supérieurs sans caractère savent rarement s'abstenir. Le respect avec lequel il traitait chacun, son esprit de justice inaccessible à toute coterie ou à toute influence lui assurèrent toujours la plus grande déférence.

Quand l'âge de M. Ledoyen donnait l'espérance qu'il administrerait longtemps encore la maison dont il avait relevé la fortune, le diabète, l'albuminurie et une maladie de cœur le débilitaient et le tourmentaient à tour de rôle et de plus en plus. Après dix années de supérieurat, il lui fallut envisager le dilemme : ou démissionner, ou se reposer d'une partie de sa charge sur un auxiliaire. En 1897, la solution pressait. Le supérieur n'en continuait pas moins ses projets de grand administrateur (1); pourtant il était impossible de s'illusionner sur son état très alarmant. L'évêque décida de lui donner un coadjuteur avec future succession. Monseigneur vint communiquer cette nouvelle au collège le 7 octobre. Ce matin-là, Mgr de Belley avait célébré la messe de rentrée : il y avait une petite fête en son honneur.

Après dîner, Mgr Baron réunit les professeurs et les élèves dans la salle des exercices « pour parler affaires ». Dans une charmante et délicate causerie, il expliqua que M. Ledoyen venait de recevoir

(1) L'un de ces projets était un établissement de bains. L'idée a été en partie réalisée, en 1900, par la construction d'une salle de douches.